

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

XÉNOPHON HELLÉNIQUES

TOME I

(LIVRES I-III)

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

J. HATZFELD

Ancien maître de conférences d'Histoire grecque
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL

1954

Tous droits réservés.

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. J. Chamonard d'en faire la révision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. J. Hatzfeld.

LC37000352
UNIVERSITY
COLLEGE LONDON
LIBRARY
110549

NOTICE

I

LES HELLÉNIQUES.

Xénophon a écrit dans les *Helléniques* le récit des événements qui se sont déroulés en Grèce et en Asie-Mineure depuis l'automne de 411 jusqu'à la bataille de Mantinée (fin juin 361). Cet ouvrage, dont l'attribution à Xénophon n'a jamais été mise en doute par les anciens ni contestée sérieusement par les modernes¹, était déjà connu dans l'antiquité sous le nom que lui donnent aujourd'hui les éditeurs²; érudits et scribes le désignent parfois aussi sous le titre d'Ἑλληνική ἱστορία, et certains manuscrits, par celui de Παραλειπόμενα ou Παραλειπόμενα τῆς Θουκυδίδου συγγραφῆς, *Complément à l'Histoire de Thucydide*³. Cette dernière titulature, étendue abusivement à l'ensemble de l'ouvrage, ne convient en fait qu'à son début, lequel complète en effet l'Histoire de Thucydide, restée inachevée, comme l'on sait. Le grand historien avait été arrêté dans sa rédaction au milieu des opérations qui s'étaient déroulées durant

1. La théorie de Grosser, suivant laquelle le texte que nous possédons ne serait qu'un abrégé de l'ouvrage authentique de Xénophon, ne mérite pas la discussion. (*Zur Charakteristik der Epitome von Xenophon*, Progr. Barmen 1873).

2. On notera que l'ouvrage de Théopompe, qui, comme celui de Xénophon, commençait en 411, pour se terminer en 394, était connu dans l'antiquité sous le même nom de Ἑλληνικά.

3. *Rev. Phil.*, LXII (1930), p. 117.

l'automne de 411 dans l'Hellespont; par un simple μετά ταῦτα, Xénophon reprend la suite de son récit; la suture n'est pas parfaite, on l'a déjà montré souvent, et il y a, sur des points de détail, quelques « trous », mais pas assez profonds pour supposer qu'il nous manque quelques chapitres de la fin du VIII^e livre de Thucydide ou du début des *Helléniques*¹.

Ce complément s'arrêta, il est raisonnable de le supposer, à la date jusqu'à laquelle Thucydide avait l'intention de mener son œuvre, et sans doute à la prise de Samos, qui marque l'anéantissement définitif de l'empire athénien². De fait, à partir de ce moment, l'allure du récit change: Xénophon qui, pour rester dans l'esprit de l'ouvrage qu'il entreprenait de terminer³, a jusque-là suivi la méthode annalistique, s'est abstenu de tout écart, et s'est interdit toute réflexion personnelle, adopte désormais un procédé d'exposition beaucoup plus libre, où les indications de changement d'années sont fréquemment omises, tandis qu'il insère dans son récit des digressions, parfois fort longues, et donne son opinion personnelle sur les événements et les hommes. L'étude de la langue confirme les indications données par les caractères généraux du récit, et montre, à partir du troisième chapitre du livre II, des changements très nets, qui attestent une interruption dans la rédaction des *Helléniques*, et une interruption d'assez longue durée, car ces changements sont brusques et excluent l'hypothèse d'une lente évolution.

Nous n'avons aucun indice qui nous permette de dater la rédaction de la première partie des *Helléniques*. Pour la seconde, on peut croire que la fin du livre III a été écrite

1. On se s'étonnera donc pas si deux de nos manuscrits (M, L) contiennent à la fois l'*Histoire* de Thucydide et les *Helléniques*.

2. Je ne fais que résumer, dans l'exposé qui va suivre, des *Notes sur la composition des Helléniques*, parues *Rev. Phil.* LVII (1930), p. 115-127, 209-226.

3. Certains passages (I, 1, 27-29; 4, 13-17) écrits dans ce style indirect pour lequel Thucydide a marqué, dans ses derniers livres, une sensible prédilection, montrent jusqu'où peut aller l'effort de Xénophon pour se hausser au ton de son prédécesseur.

après 380¹, le milieu du livre VI, entre 358 et 355², et il n'est pas impossible qu'en fait la rédaction de cet ouvrage se soit étendue sur un assez grand nombre d'années. Comme Xénophon est mort, selon toute vraisemblance, entre 355 et 350, on aura peine à croire qu'il ait composé la première partie des *Helléniques* après la seconde, et l'on est bien obligé d'admettre que cette première partie a été rédigée, non pas avant le départ de Xénophon pour l'armée de Cyrus, mais peu après son retour en Europe³. Et les différences qu'on relève entre les deux parties des *Helléniques* s'expliquent, d'abord par le temps écoulé entre leurs rédactions respectives, ensuite et surtout parce que dans cet intervalle Xénophon a écrit l'*Anabase*⁴, où il a pris conscience de son talent et fixé sa manière d'écrire.

Faut-il aller plus loin, et, dans cette seconde partie des *Helléniques*, distinguer à nouveau deux sections, l'une allant jusqu'au milieu du livre V et rédigée avant 384, l'autre allant jusqu'à la fin et rédigée après la bataille de Mantinée⁵? Cette théorie, proposée pour la première fois par Nitsche⁶, et dont j'ai déjà essayé de montrer les faiblesses, a été reprise récemment par M. de Sanctis: selon le savant historien, il y aurait deux sections dans la deuxième partie des *Helléniques*, et la première partie, qui comprendrait la totalité des livres I et II, aurait été rédigée après la première section

1. D'après la mention de la mort du roi Pausanias (III, 5, 25); cf. *Rev. Phil.*, 1930, p. 120. M. de Sanctis (*Annali della R. Scuola N. S. di Pisa*, 1932, p. 27), désireux d'enlever toute valeur à cette indication, qui gêne sa propre théorie sur la composition des *Helléniques*, suppose que ce passage a été rajouté après coup par Xénophon lui-même; j'avoue n'avoir pas été convaincu par son argumentation.

2. VI, 4, 37.

3. M. Theod. Marschall, *Untersuch. zur Chronol. der Werke Xen.*, Dissert. Munich 1928, p. 11, se fait fort d'établir que toutes les œuvres de Xénophon ont été rédigées entre 370 et 355: on ne peut qu'attendre sa démonstration.

4. Sur la date vraisemblable de l'*Anabase*, cf. Masqueray, *Préface à l'Anabase*, p. 9.

5. *Ueber die Abfassung von Xen. Hell.*, Progr. Berlin, Sophien-gymnasium, 1871.

de la seconde partie, à laquelle elle devait servir de préface¹. Outre que M. de Sanctis n'a apporté aucun argument nouveau à l'hypothèse d'une interruption dans la rédaction de la deuxième partie des *Helléniques*, sa théorie a contre elle les indications tirées de la langue et du style. On pourrait à la rigueur admettre — quoique la chose fût déjà assez singulière — que Xénophon, après avoir rédigé de façon assez libre, on l'a vu, les livres III, IV, et le début du livre V, se soit astreint, par cette sorte de préface qui aurait compris les deux premiers livres, à respecter un cadre annalistique plus sévère; mais il est plus malaisé de croire qu'il ait changé du même coup sa manière d'écrire; pour prendre un exemple, Xénophon, dans les *Helléniques*, à partir de II, 3, 9 — c'est-à-dire de l'endroit où, selon moi, commence la deuxième partie, fait un grand usage de l'optatif futur, forme assez rare dans le parler attique et à peu près absente de la première partie²: on admettra difficilement qu'après avoir pris l'habitude de s'en servir, il se soit évertué à l'éviter. Notre auteur n'est pas un pasticheur, et, maître, depuis l'*Anabase*, d'un style qui lui était propre, on n'imagine pas qu'il y ait renoncé provisoirement pour écrire un « à la manière de Thucydide ».

* *

Ainsi tout porte à croire que la première partie des

1. *Op. laud.*, p. 25 et suiv. M. de Sanctis ne peut admettre que Xénophon ait eu connaissance de l'œuvre de Thucydide — et par conséquent ait pu songer à la terminer — avant la paix d'Antalcidas, qui rétablissait les relations normales entre Athènes et le Péloponnèse. Croira-t-on sérieusement que les courtes campagnes de la guerre de Corinthe aient empêché un Athénien exilé à Skillous d'être au courant de ce qui se passait dans sa patrie? il n'y avait à cette époque ni hostilités continues ni fronts infranchissables — sans parler du transport des manuscrits par mer (cf. *Anab.*, VII, 5, 14, avec la note de Masqueray). Et qui nous empêche d'ailleurs d'admettre que l'œuvre de Thucydide soit parvenue à Xénophon lorsqu'il était encore avec Agésilas en Asie Mineure?

2. *Rev. Phil.*, 1930, p. 220: sur l'emploi de l'optatif futur chez Xénophon, cf. Cavallin, *De Xenoph. temporum et modorum usu...*, *Lunds Univers. Arsskrift*, p. 40-44 du tirage à part.

Helléniques, des Παραλειπόμενα Θουκυδίδου, ait été composée vers 390, et qu'après une assez longue interruption, remplie entre autres par la rédaction de l'*Anabase*, Xénophon ait repris le récit des événements de son temps, et qu'il ait travaillé jusqu'en 355 environ¹.

Il serait vain de vouloir préciser davantage: les *Helléniques* ne contiennent pas, comme l'*Anabase*, d'allusions à la vie de Xénophon après 395 — au reste si mal connue². On peut supposer à la rigueur qu'il était encore à Sparte lorsqu'il rédigea le Complément à l'Histoire de Thucydide — assez satisfait de faire paraître sous une forme achevée le récit d'un conflit qui se terminait par le triomphe de sa patrie d'adoption; qu'ensuite, mis en goût par la rédaction de l'*Anabase*³, il ait d'abord voulu utiliser ses souvenirs des années 399-394, où il avait pris part aux campagnes de Thibron⁴, de Dercylidas, et, en partie tout au moins, à celles d'Agésilas⁵; et que de ce premier noyau soit sortie toute la seconde partie, les *Helléniques* proprement dites, commencées dans la retraite de Skillous, terminées à Corinthe. En tous cas, d'un ouvrage écrit dans ces conditions on ne peut attendre une complète unité de ton. De fait, dans la première partie, suite de l'ouvrage de Thucydide, Xénophon s'est laissé influencer par l'ouvrage dont il entreprenait de rédiger la fin. On ne saurait s'en étonner. Il débutait alors, on peut le croire, dans la carrière littéraire⁶, et ne s'était pas encore fait une personnalité d'écrivain. D'autre

1. Ce n'est pas le lieu de traiter longuement ici de la date de l'*Agésilas*, dont plusieurs passages reproduisent, avec de petites variantes, le texte des *Helléniques* (cf. plus loin, p. 23). Cet opuscule a certainement été rédigé très peu de temps après la mort d'Agésilas, sans doute vers 359, et par conséquent avant que la rédaction des *Helléniques* ne fût achevée.

2. Masqueray, *Préface* à l'*Anabase*, p. VIII-X.

3. Certainement terminée et parue lorsqu'il écrivait le début du livre III des *Helléniques*: cf. III, 1, 1 et la note.

4. Cf. III, 2, 7 et la note.

5. Cf. plus loin p. 15, n. 3.

6. A moins qu'on ne lui attribue le *Cynégétique*: les partisans de l'authenticité de ce joli petit traité y voient volontiers une œuvre de jeunesse.

part il n'était pas homme à atteindre la profondeur un peu ardue de son modèle, et c'est plutôt par des qualités négatives — sobriété, impersonnalité — que le début des *Helléniques* rappelle l'*Histoire* de Thucydide: il faut d'ailleurs reconnaître que la contrainte qu'il s'est imposée lui a permis d'atteindre à de beaux effets d'émotion contenue. Dans cette narration perçue cependant un tempérament fait de netteté, de mesure, d'agrément, mais capable aussi, quand le sujet le porte, d'arriver à de grands effets dramatiques: le récit du procès des Arginusés fait revivre avec une singulière intensité les séances houleuses de l'ἐκκλησία et leurs tragiques revirements.

Dans la seconde partie, les qualités de Xénophon s'affirment, et d'abord la clarté. Si dans l'enchaînement général des faits, le manque de méthode le mène parfois, on le verra, à une certaine confusion, du moins, dans la narration de chaque événement particulier, aucune obscurité n'arrête, au premier examen, le lecteur séduit; en particulier dans les comptes rendus de bataille — écueil de tant d'historiens — la disposition des troupes, leur formation, leurs évolutions successives sont présentées avec une précision où l'on reconnaît l'ancien officier: certains d'entre eux, ceux des batailles de Némée et de Coronée entre autres, sont des chefs-d'œuvre de narration militaire. Ce récit clair est aussi très vivant. Sans doute le trouvera-t-on, dans l'ensemble, moins haut en couleur que celui de l'*Anabase*, où une certaine crudité de ton n'était pas déplacée dans cette épopée de soudards. Mais dans les *Helléniques* se succèdent les scènes animées où, sans effets de style, et par de petites touches heureusement choisies, Xénophon sait donner l'impression de la réalité. L'arrestation de Thérémène en plein Conseil¹, la découverte de la conspiration de Cinadon, qui plonge le gouvernement de Sparte dans une sourde terreur², l'entrevue de Pharnabaze et d'Agésilas³, l'affreux carnage des Longs Murs de Corinthe⁴, le coup de théâtre du désastre du bataillon spartiate⁵,

1. II, 3, 50-56.

2. III, 3, 4-11.

3. IV, 1, 29-40.

4. IV, 4, 9-13.

5. IV, 5, 6-17.

l'entrée par surprise de l'escadre de Téléutias dans le port du Pirée¹, le retour des bannis à Thèbes², sont des pages d'une rare intensité de vie³. Les personnages sont campés dans des discours franchement individualisés, où s'exprime leur caractère, et il faut bien reconnaître qu'il y a, de ce point de vue, une supériorité de Xénophon sur Thucydide, qui, sauf de rares exceptions, prête à ses orateurs les mêmes formes oratoires et les mêmes modes de pensée: la subtilité d'un Thérémène⁴, l'ambition d'un Jason⁵, la vanité d'un Callias⁶, s'expriment par des notes adroites ou comiques, ou par les artifices de style les plus déliés⁷. Parfois même, suivant un procédé que Thucydide a systématiquement écarté, mais que Xénophon, en bon Socratique, a utilisé avec un rare bonheur, c'est dans des dialogues que s'affrontent les caractères: on voit l'ingénieux Dercylidas empaumer le malhonnête Midias⁸, Agésilas mettre à la raison le trop ambitieux Lysandre⁹, ou organiser, dans une scène qui a toute la saveur de l'*Anabase*, le mariage de son ami, le Thrace Otys¹⁰; et l'imbroglie politique et sentimental où s'élabore la grâce de Sphodrias¹¹,

1. V, 1, 18-24.

2. V, 4, 2-12.

3. Il n'est pas exact de dire qu'il y ait de ce point de vue une différence tranchée entre la « première » et la « deuxième section » de la deuxième partie (cf. en dernier lieu de Sanctis, *op. laud.*, p. 25). Assurément, dans une œuvre dont la rédaction s'étend sur un grand nombre d'années, il serait surprenant de ne pas constater, à mesure qu'on s'avance vers la fin, des signes de lassitude. Mais d'un bout à l'autre on retrouve les mêmes qualités: le récit de la bataille de Mantinée (VII, 5, 19-25) vaut celui de la bataille de Coronée, le retour des bannis thébains (V, 4, 2-12) est un des morceaux les plus vivants que Xénophon ait jamais écrits, et il y a bien des pages fraîches jusque dans la trop longue digression sur les affaires de Phlious (VII, 2, 5-9).

4. II, 3, 35-49.

5. VI, 1, 5-13.

6. VI, 3, 4-6.

7. Cf. *Rev. Phil.*, 1930, p. 218.

8. III, 1, 16-28.

9. III, 4, 7-10.

10. IV, 1, 3-15.

11. V, 4, 25-33.

par son comique finement nuancé, pourrait figurer au début d'un dialogue platonicien.

A ces dons charmants Xénophon joint-il les qualités qu'on attend d'un véritable historien ? Sur son impartialité les avis les plus contradictoires ont été émis. Les uns, depuis Niebuhr¹, n'ont pas assez de sévérité pour ce mauvais Athénien qui aurait passé sous silence tous les événements favorables à sa patrie ; les autres estiment que Xénophon, écrivant essentiellement pour un public athénien², se serait efforcé de mettre en lumière les mérites du gouvernement d'Athènes. La vérité est entre les deux. On ne peut nier que les sympathies de l'exilé athénien allaient à Sparte, à son régime aristocratique, à ses hommes d'État : Agésilas est son héros, et Xénophon n'a pas eu grand'chose à changer à des pages entières des *Helléniques* pour en faire un Éloge en forme du roi de Sparte³ ; lors même que ce dernier n'apparaît plus au premier plan, l'accent continue à être mis sur les succès de Sparte, dont les revers sont, tant qu'il est possible, estompés, dont certaines humiliations sont passées sous silence. Néanmoins il n'a tu ni les grandes défaites, ni même les erreurs de Sparte ; il a signalé la brutalité de son hégémonie⁴, et, s'il n'a pas un mot de blâme pour la paix d'Antalcidas, qui livrait au Roi les Grecs d'Asie⁵, il s'est montré fort sévère pour la prise de la Cadmée⁶. D'autre part, en plein exil, il a fait, et à plusieurs reprises, l'éloge du parti démocratique d'Athènes⁷, de ses hommes d'État⁸, de

1. *Kleine Schriften*, I (1828), p. 464 et suiv.

2. L. Gautier, *La langue de Xénophon*, p. 15.

3. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'à cause même de ce parti pris de panégyrique Xénophon ne nous a laissé du roi de Sparte une image un peu confuse : il y a contradiction entre le souverain vertueux qu'il veut nous représenter, et le militaire assez brutal que les faits nous révèlent.

4. III, 5, 11-13.

5. Il se contentera de la blâmer, par allusion, dans l'*Agésilas* (VII, 7).

6. V, 4, 1.

7. II, 4, 40-42 ; 43 ; III, 5, 9.

8. Thrasybule : IV, 8, 31 (noter que Xénophon semble avoir connu, mais n'avoir pas voulu mentionner, les accusations portées contre Thrasybule).

ses généraux¹ ; bien mieux, dans certains cas douteux, il choisit l'hypothèse la plus favorable à ses compatriotes : c'est ainsi qu'il se refuse à admettre que la corruption ait joué le moindre rôle dans la décision que prit Athènes de se ranger, en 395, aux côtés des ennemis de Sparte². Vis-à-vis d'une seule ville Xénophon s'est laissé aller à toute la violence de son inimitié : c'est vis-à-vis de Thèbes, cité oligarchique pourtant et patrie de beaux militaires, mais pour laquelle il a partagé tout le ressentiment de son ami Agésilas. Thèbes semble, dans son récit, porter la responsabilité de tout ce qui, depuis le début du IV^e siècle, a troublé la paix de la Grèce³ ; et, partout où l'occasion s'en présente, un mot, une appréciation ironique ou malveillante⁴ confirme l'attitude de Xénophon ; son silence est d'ailleurs aussi injuste que ses jugements : c'est tout à fait à la fin des *Helléniques*, et comme à regret, qu'il consent à faire d'Épaminondas un éloge d'ailleurs strictement limité à ses talents militaires⁵ ; Pélopidas n'est nommé que dans une seule occasion, faite d'ailleurs pour le rendre antipathique — c'est-à-dire l'ambassade de 375 auprès du Roi⁶. Ainsi l'effort de Xénophon pour juger équitablement la patrie qui l'avait exilé comme la cité qui l'avait accueilli n'a pas été jusqu'à lui faire apprécier sans haine la ville qui avait outragé Agésilas⁷, et détruit la puissance militaire de Sparte.

Cette partialité limitée n'est cependant pas, au point de vue historique, le plus grave défaut des *Helléniques*. On a vu qu'il a rejeté à partir de la fin de la guerre du Péloponnèse

1. Iphicrate (VI, 2, 27-32, à comparer avec un éloge très semblable d'Agésilas, III, 4, 16-19).

2. III, 5, 2 et la note.

3. Thèbes organise en 395 la coalition contre Sparte : III, 5, 3 ; les hommes d'État thébains sont seuls responsables de l'occupation de la Cadmée par les Spartiates (V, 2, 25-36), et même — ce qui est vraiment difficile à admettre — du coup de main de Sphodrias sur Athènes (V, 4, 20).

4. Par exemple III, 5, 21-24.

5. VII, 5, 19.

6. VII, 1, 33-38.

7. III, 4, 4.

les cadres annalistiques rigoureusement respectés par Thucydide ; mais il ne les a remplacés par rien, et il faut bien dire que désormais son récit trop libre va souvent à l'aventure. Parfois il pousse, pendant plusieurs années, le récit des événements survenus sur un des théâtres d'opérations pour revenir ensuite en arrière¹ ; parfois de longues digressions s'insèrent dans la narration, et l'on ne démêle qu'avec peine le moment où l'auteur retourne à son point de départ² ; parfois l'auteur nous fait faire un saut de plusieurs années sans un mot d'avertissement³. De pareils procédés favorisent les omissions ; il en est de graves dans les *Helléniques*, et surtout dans la seconde partie, où il ne s'agit plus, comme dans la première, de négligences de détail, mais de faits essentiels passés sous silence⁴. A côté de ces omissions, d'autres événements sont traités avec une prolixité peu en rapport avec leur faible importance : au VI^e et au VII^e livres, les affaires de Phlious et les verbeuses interventions des hommes d'État de cette petite cité tiennent dans le récit de Xénophon une place excessive.

Ce récit peu rigoureux ne paraît pas appuyé par une préparation très méthodique. Xénophon utilise ses souvenirs personnels, et, d'autre part, les nombreux amis qu'il avait pu se faire au cours de sa carrière errante lui ont fourni des renseignements abondants⁵. Mais on n'a nulle part l'impression qu'il ait été au-devant de la documentation, qu'il ait fait

1. III, 2, 21 ; IV, 8, 1 : cf. *Rev. Phil.*, 1930, p. 216.

2. Rien n'est plus confus, à ce point de vue, que le récit des années 367-365, embrouillé par les digressions sur les affaires de Phlious et de Sicyone (VII, 2-3).

3. V, 2, 10-11 ; VI, 2, 3.

4. *Rev. Phil.*, 1930, p. 213-214. — M. G. Colin (*Xénophon historien, Annales de l'Est*, 1933) a relevé avec beaucoup de soin les erreurs et négligences de Xénophon dans le II^e livre des *Helléniques* ; mais j'avoue que sur plusieurs points je persiste à préférer la chronologie de Xénophon ; et la moisson de M. Colin aurait été beaucoup plus ample s'il avait fait porter son étude sur les livres III-VII.

5. Distinguer dans son récit entre ces deux sources de renseignement est fort malaisé et souvent impossible. Un certain accent « vécu » dans la description ne signifie pas nécessairement que Xénophon ait assisté aux événements qu'il raconte : cf. *Rev. Phil.*, 1930, p. 222.

effort pour réunir, confronter, critiquer les informations. D'importantes conventions sont signalées sans précision, parfois même sans que leur texte soit donné¹ ; sur une série d'événements aussi considérables que les campagnes maritimes des années 394-387, il est visible que Xénophon n'a eu que des renseignements insuffisants². Enfin, si, pour l'année 395, on confronte son récit avec celui de l'*Anonyme* d'*Oxyrrhynchos*, on constate combien la documentation de ce dernier est plus complète et plus précise sur les affaires d'Athènes, de la Grèce centrale, de Rhodes, et sur les opérations navales de Conon ; même sur une série d'événements où l'on s'attendrait à trouver Xénophon particulièrement bien renseigné — les campagnes d'Agésilas en Lydie et en Phrygie — il n'est pas assuré que le récit des *Helléniques* doive toujours être préféré à celui de l'*Anonyme*³.

Surtout Xénophon, si curieux de l'aspect dramatique ou pittoresque des événements, est peu sensible à leur enchaînement et à leurs causes. Le *comment* des événements l'inté-

1. Il y a certainement du flou dans les souvenirs de Xénophon relatifs aux conventions de 403 et de 401 entre « gens de la Ville » et « gens du Pirée » (*Rev. Phil.*, 1930, p. 121) ; les clauses de la paix de 375 entre Athènes et Sparte ne sont pas mentionnées (VI, 2, 1) ; rien n'est dit sur l'organisation de la confédération arcadienne (VI, 5, 6) dont Xénophon connaît cependant le fonctionnement (VII, 1, 38 ; 4, 2 ; 34).

2. IV, 8.

3. Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, p. 3-34, et surtout Ch. Dugas, *BCH*, XXXIV, p. 59-95, dont l'étude consciencieuse garde toute sa valeur. M. de Sanctis, dans un article aussi intéressant qu'ingénieux, *Atti della R. Acad. delle Scienze di Torino*, LXVI, p. 175-190, s'est efforcé de réhabiliter, en particulier pour la bataille de Sardes, le récit de Xénophon. Son principal argument est qu'il serait absurde d'admettre que Xénophon, probablement témoin oculaire de la bataille, en ait donné une version moins exacte que l'auteur inconnu du papyrus d'*Oxyrrhynchos*. Je rappelle que Xénophon, commandant des *Kυραιοι* jusqu'au printemps de 395, a été relevé de son commandement — dans des circonstances que nous ignorons — par le Spartiate Hérippidas (*Hell.*, III, 4, 20) ; que, depuis cette date jusqu'au printemps de 394 où il revint en Grèce avec Agésilas (*Anab.*, V, 3, 6), on n'a aucun renseignement sur son activité : et que je persiste à croire (cf. plus haut, p. 7) que le livre III des *Helléniques* a été rédigé

resse, non le *pourquoi*; et, lorsque ce *pourquoi* n'est pas évident, il ne se soucie guère de le démêler. Si émouvant que soit son récit du procès des Arginuses, on ne distingue pas bien les causes profondes de ce mouvement populaire; le singulier revirement de Thèbes, au lendemain de la défaite d'Athènes, n'est pas expliqué; l'interdépendance des événements qui se passent en Grèce, en Asie Mineure, dans l'empire du Roi, n'est plus sentie à partir du moment où Agésilas revient en Europe; on ne discerne à aucun moment comment, dans les grandes cités qui menaient le jeu, Sparte, Thèbes, Athènes, la politique intérieure et la politique extérieure réagissent l'une sur l'autre. Sans doute voit-on, dans la seconde partie tout au moins, Xénophon juger choses et gens; mais ce sont jugements de détail, où l'on retrouve son expérience des choses militaires, mais aussi ce bon sens un peu court, cette piété bornée qui rappellent à la fois l'*Anabase* et les *Mémorables*. — Aussi, dans ce récit si attrayant, par endroits si vivant, il manque une vue d'ensemble, et, en en achevant la lecture, on peut se demander quel pouvait être, pour Xénophon, le sens des événements qui se sont déroulés entre 404 et 362. Comme il s'est abstenu de tout préambule, on doit, pour résoudre cette question, interroger son œuvre qui ne donne pas une réponse très claire. De l'avis de Denys d'Halicarnasse¹, les *Helléniques* ont essentiellement pour sujet la renaissance d'Athènes, depuis la chute d'Athènes jusqu'au relèvement des Longs-Murs — jugement surprenant quand on songe que Xénophon n'a pas même songé à mentionner l'existence de la seconde confédération athénienne². Dira-t-on qu'il a voulu essentiellement écrire l'histoire de la grandeur et de la décadence de Sparte? Évidemment le contraste est grand entre les années qui précèdent 382 et celles qui suivent cette date, mais ce contraste existe dans les faits plus qu'on ne le retrouve dans

après 380. — M. de Sanctis reconnaît d'ailleurs (*l. laud.*, p. 188) la valeur du récit de l'*Anonyme* pour la campagne de Phrygie (XVIII, 33-XX, 30), résumée dans les *Helléniques* par une ligne insignifiante (IV, 1, 1).

1. Den. Hal., *Epist. ad Cn. Pomp.*, IV: cf. *Rev. Phil.*, 1930, p. 115.

2. *Rev. Phil.*, 1930, p. 214.

le récit, où bien des revers de Sparte sont estompés, bien des humiliations passées sous silence; et Xénophon, en tous cas, ne nous donne pas les raisons de cette « catastrophe » qu'il semble raconter à regret. Sans doute exprime-t-il l'avis que l'expulsion de la garnison lacédémonienne de la Cadmée par les Thébains, exemple de justice divine, est la punition de l'acte impie qu'avait été l'occupation de la Cadmée¹ — revenant ainsi, un demi-siècle après Thucydide, à une conception de l'histoire voisine de celle d'Hérodote et d'Eschyle; mais il n'a pas su voir que l'attachement de Sparte à des formes périmées d'organisation sociale², politique, économique et militaire³ était la vraie cause de sa chute. Surtout il ne semble pas avoir compris, et en tous cas il n'a pas dit que, derrière la renaissance précaire d'Athènes, la décadence de Sparte, l'épisode brillant, mais sans lendemain, des victoires thébaines, les quarante années dont il fait le récit démontraient avant tout l'impossibilité d'établir la stabilité et la paix en Grèce par l'hégémonie de l'une ou l'autre des grandes cités, et la nécessité de trouver une organisation politique et des conceptions morales qui ne fussent pas fondées sur la base du particularisme⁴. Dans la conclusion des *Helléniques* s'exhale peut-être la mauvaise humeur d'un aristocrate affligé de voir partout les constitutions démocratiques triomphantes, peut-être aussi le chagrin d'un ami de Sparte inconsolable de l'abaissement de sa patrie d'adoption: on ne trouve, ni là, ni dans le reste de l'ouvrage, un mot qui puisse faire supposer que Xénophon, inférieur en cela à Isocrate, ait trouvé une cause, entrevu un remède à cette

1. V, 4, 1.

2. On pourrait néanmoins se demander si le récit de la conspiration de Cinadon, au commencement de l'histoire de ces quarante années (III, 3, 4-11), n'est pas destiné à montrer l'absurdité d'un régime où une poignée de Pairs avaient à faire front, dans leur propre cité, à un peuple de mécontents.

3. S'il nous montre en action la supériorité des méthodes d'infanterie légère adoptées par les stratèges athéniens sur celles de l'infanterie spartiate (IV, 5, 11-18), il ne fait que deux brèves allusions (VI, 4, 12; VII, 5, 23) à la révolution tactique d'Epaminondas qui devait assurer aux armées thébaines les victoires de Leuctres et de Mantinée.

4. Cf. mes observations, *Rev. Synthèse*, VII (1934), p. 175-185.

« confusion », à ce « trouble » dont, après la bataille de Mantinée, il signale l'affligeant progrès.

On retrouve donc dans les *Helléniques* les qualités et les défauts ordinaires de Xénophon : esprit éveillé, qui sait voir et peindre, plus curieux qu'appliqué, plus étendu que profond, dilettante et non chercheur. De même qu'en philosophie il n'a retenu du Socratisme qu'une enveloppe morale assez mince, de même, dans l'histoire, qu'il abordait en mémorialiste après avoir écrit ce chef-d'œuvre qu'est l'*Anabase*, il s'est surtout attaché à l'extérieur des faits et à leur aspect pittoresque ou dramatique. Aussi son œuvre marque-t-elle, au point de vue de la méthode et de la pensée, un recul sur celle de Thucydide ; elle ne rejoint pas non plus l'épopée naïve d'Hérodote ; elle ferait parfois songer plutôt aux *Chroniques* de notre Froissart, plus à l'aise encore que Xénophon au milieu du conflit où s'affrontent les États et les cités, mais comme lui attentif surtout aux « honorables emprises, nobles aventures et faits d'armes », comme lui capable de rendre avec bonheur une scène piquante ou dramatique, comme lui indifférent au sens profond des événements.

II

LE TEXTE DES HELLÉNIQUES.

Les manuscrits des *Helléniques* sont, dans l'ensemble, encore plus récents que ceux de l'*Anabase*. Tandis que pour ce dernier ouvrage on en possède au moins deux des XII^e-XIII^e siècles¹, le plus ancien de ceux des *Helléniques* date du XIV^e siècle. Le mérite de les avoir répartis en deux classes revient à O. Riemann, qui, dans une étude très approfondie², a constaté que certains d'entre eux présentaient, dans le premier chapitre du livre V, une série de lacunes communes, qui ne peuvent s'expliquer que par une commune origine³. A ce premier groupe appartiennent :

1. Masqueray, *Préf.*, p. 33-34.

2. *Qua...ratione Hellen. Xenoph. textus constituendus sit*, Paris 1879.

3. J. A. Simon (*Xenophon-Studien* II, Programm Düren, 1888) a

B (*Parisinus* 1738) du début du XIV^e siècle ; la fin en est abîmée : il manque un feuillet, de VII, 1, 21 à VII, 1, 31, et tous les feuillets à partir de VII, 1, 38. C'est probablement le plus ancien manuscrit des *Helléniques*, c'en est aussi le plus correct, comme l'a démontré Riemann ;

P (*Palatinus* 140) du XIV^e siècle, collationné pour la première fois en entier par M. Hude en 1930. Il a beaucoup d'affinités avec B, mais n'en dérive pas directement ;

M (*Ambrosianus* A-4-inf.) de l'année 6852 = 1344. Il contient l'*Histoire* de Thucydide, et après un intervalle de deux feuillets, les *Helléniques*¹ ;

V (*Venetus Marcianus* 368) du milieu du XV^e siècle. Il contient, en plus des *Helléniques*, la plupart des petits traités de Xénophon. Ce manuscrit, outre qu'il a fait partie de la bibliothèque du Cardinal Bessarion², présente par lui-même un certain intérêt : il a été copié par un scribe qui savait assez bien le grec et qui, désireux de donner un texte intelligible, a, par ses propres moyens, comblé quelques petites lacunes et surtout corrigé hardiment un certain nombre de passages corrompus — ou qui lui paraissaient tels³.

L'Association Guillaume Budé a bien voulu — et je suis heureux de l'en remercier ici — me communiquer une reproduction photographique de cet intéressant manuscrit, que j'ai pu collationner en entier ;

D (*Parisinus* 1642) manuscrit du deuxième quart du XV^e siècle, qui contient, outre les *Mémorables* et quelques petits traités de Xénophon, plusieurs œuvres de Platon, des

ingénieusement montré comment l'étendue et la succession de ces lacunes s'explique par ce fait que, dans le manuscrit dont dérivent tous les manuscrits de cette famille, le bas d'une page avait été arraché, et que le dommage ne s'était pas arrêté à cette page, mais s'était étendu en face, dans la page suivante qui faisait partie de la même feuille, et où le début, voisin de la marge intérieure, de plusieurs lignes, avait également disparu.

1. Cf. A. Martini D. Bassi, *Catal. codd. grec. Bibl. Ambros.*, Milan 1906, n° 785.

2. Cf. O. Keller, *Editio major*, p. xv.

3. O. Keller, dans sa préface (p. xvi-xvii) a cité les plus caractéristiques de ces « corrections » : I, 1, 35 : III, 2, 27 ; V, 1, 13.

morceaux choisis de Diodore et d'Appien, et quelques courts textes hyzantins ;

L (*Parisinus Coislinianus* 317) du milieu du ^{xv}^e siècle (pour les *Helléniques*). Il contient l'*Histoire* de Thucydide et les *Helléniques*; les feuillets de la fin, depuis *Hell.* VII, 1, 21, manquent ;

H (*Britannicus* add. 5110) du ^{xiv}^e, collationné pour la première fois en 1906 par Marchant. Le copiste de ce manuscrit a eu la chance de rencontrer un manuscrit de l'autre famille, d'après lequel il a complété les lacunes du début du livre V

Les autres manuscrits dérivent, eux aussi, d'une origine commune. Ils ont tous, en V, 3, 18, une courte lacune qui tient au fait que le copiste du manuscrit dont ils dérivent avait sauté des mots ἀντέξῃ αὐτῶν ἀδιδόν ἔφθειρε. Ils ont en général plus de fautes et moins de bonnes leçons que ceux de la première famille. A ce groupe appartiennent :

U (*Urbinas* 117) dont M. Hude a fait une collation toute récente. Il l'avait daté du ^{xiv}^e-^{xv}^e siècle. Stevenson (d'après C. Stornajolo, *Codices Urbinate*, p. 189) avait pensé que la partie de ce manuscrit qui contient les *Helléniques* serait de la main de Démétrius Triclinius, donc du début du ^{xiv}^e siècle ou même de la fin du ^{xiii}^e. M. A. Dain veut bien me dire qu'il n'en est rien et que cette partie du manuscrit doit être datée du troisième quart du ^{xv}^e siècle ;

C (*Parisinus* 2080) du milieu du ^{xv}^e siècle, portant la marque de propriétaire de Janus Lascaris, qui contient, outre les *Helléniques*, le traité de Plutarque περὶ παιδων ἀγωγῆς et des extraits de Diodore et d'Appien ;

F (*Perizonianus Lugduno-Batavus* 6) du ^{xv}^e siècle qui contient les *Helléniques*, et l'*Expédition d'Alexandre* d'Arrien ;

N (*Neapolitanus* XXII 1) dont l'existence a été signalée pour la première fois en 1892 par G. Jorio, qui en a fait la recension ¹ ;

E (*Parisinus* 1739) du 3^e tiers du ^{xv}^e siècle ;

A (*Parisinus* 1793) écrit aux environs de 1535, par Jean

1. G. Jorio, *Codici ignor. nelle Bibl. di Napoli*, Leipzig 1892.

d'Otrante, postérieur par conséquent à la première édition des *Helléniques* (Aldine 1502) et d'un faible intérêt ¹.

Les deux familles dérivent d'un même archétype : elles ont en effet trop de fautes et de lacunes communes pour qu'on puisse attribuer ces fautes et ces lacunes au hasard. De cet archétype nous ne connaissons rien, sinon précisément l'existence de ces fautes et lacunes communes. En relevant certaines fautes qui résultent de la confusion des lettres Γ et Τ, Α et Λ, Κ et ΙC (on peut ajouter C et Ε : 1, 2, 8 ΕΦΕCΙΟΙ lu CΦΙCΙ), O. Keller ² a cru pouvoir conclure que cet archétype était écrit en onciales. Rien n'est moins assuré. On peut fort bien supposer un archétype écrit en minuscule, qui serait directement ou indirectement issu d'un manuscrit en onciales et qui serait, par là, déjà porteur des fautes relevées par Keller.

La question se complique quand on descend dans le détail du texte et des variantes. Non seulement on s'aperçoit qu'il convient de distinguer, dans la première famille, un certain nombre de sous-groupes, mettant à part, d'abord B ³, ensuite D et V qui présentent à eux deux un grand nombre de fautes communes, mais surtout on constate qu'il n'existe pas de cloison étanche entre les deux familles distinguées par Riemann. Nombreux sont les cas où un ou plusieurs manuscrits de la première famille sont d'accord avec un ou plusieurs manuscrits de la seconde contre les autres manuscrits de la première ; et cet accord n'a pas lieu seulement sur des divergences banales d'orthographe, dont l'existence dans deux manuscrits différents peut fort bien être due au hasard, mais sur des variantes caractéristiques, et « aptes à procurer le classement » ⁴. Lorsqu'on voit par exemple B et CU d'accord pour adopter la leçon ἐπὶ Σάμον contre ἐπὶ Σάμου

1. D'autres manuscrits, aujourd'hui disparus, existaient encore au ^{xvi}^e siècle ; quelques unes de leurs variantes ont été notées par le premiers éditeurs de Xénophon : cf. Riemann, *op. laud.*, p. 4-6.

2. *Op. laud.*, p. xxvi.

3. Riemann (*op. laud.*, p. 17) a déjà fait remarquer que B est seul à avoir évité la lacune πλέον ... συμμάχους de III, 3, 5.

4. Suivant la formule de Dom Quentin, *Essais de critique textuelle*, p. 64-65.

(1, 6, 38) des autres manuscrits, ou ὑμῖν ἐρρωμενιστέρως contre ἔρρ. ὑμῖν (III, 5, 14), on croira difficilement qu'il s'agisse là d'une rencontre fortuite. On constate même que certains manuscrits de la première famille ont autant de leçons communes avec certains manuscrits de la seconde qu'avec ceux de la première; en étudiant 60 passages à variantes caractéristiques du 1^{er} livre, j'ai relevé 26 cas où V est d'accord avec F, 22 seulement où il est d'accord avec B. Ces faits peuvent recevoir diverses explications: ou bien l'on admettra que l'archétype commun des deux familles était un archétype porteur de variantes qui s'étaient maintenues comme telles dans les manuscrits d'où dérivent directement nos deux familles; ou bien — comme on ne peut penser que les manuscrits de la première famille aient été influencés dans le détail par ceux de la seconde (car le premier soin de leurs copistes aurait été évidemment d'y combler les lacunes du début du livre V)¹ — il faut supposer que les copistes des manuscrits de la seconde famille — ou de leur source commune — ont consulté partiellement un ou plusieurs manuscrits de la première². De toute façon, nous avons affaire à une tradition « contaminée », constatation qui n'a pas seulement, on le verra, un intérêt théorique.

Quatre papyrus contiennent des fragments des *Helléniques*. On peut éliminer tout de suite *Pap. Oxyr.*, II, 302, qui ne contient que quelques mots, et dont l'identification avec *Hell.*, I, 1, 20-22, proposée par Crönert (*Archiv f. Papf.*, I, p. 530) n'est même pas assurée. — *Pap. Oxyr.*, I, 28, du II^e siècle, et II, 226, du I-II^e siècle, contiennent respectivement III, 1, 3-7 et VI, 5, 7-9; enfin *Pap. Rainer VI*, p. 97 (Π) du III^e siècle, contient I, 2, 2-1, 5, 8. Ces papyrus n'ont pas

1. Comme l'a fait, d'ailleurs, le copiste de H: cf. p. 20.

2. L'existence de la lacune V, 3, 18, commune aux mss. de la seconde famille, n'exclut pas cette hypothèse: il s'agit d'une lacune courte et unique, dont les copistes ont pu ne pas soupçonner l'existence, tandis que les lacunes du début du livre V sont nombreuses, quelques-unes longues, et elles étaient parfaitement connues des copistes des mss. de la première famille, qui les ont indiquées eux-mêmes en laissant des « blancs ».

modifié sensiblement l'idée que nous pouvions nous faire du texte des *Helléniques*¹. Π, qui, par son étendue, permet des conclusions plus solides que les autres, contient un nombre assez petit de nouvelles leçons² bonnes ou douteuses, un nombre plus considérable de nouvelles leçons franchement mauvaises et une certaine quantité de fautes d'orthographe sans intérêt que je me suis en général abstenu de mentionner; aucune de ces nouvelles leçons n'est importante, et dans l'ensemble le texte de Π est assez voisin de celui de nos manuscrits. Dans le cas où il y a divergence entre les manuscrits, c'est avec B que Π a le plus d'affinités, ce qui ne veut pas dire, naturellement, que B et Π appartiennent à la même famille³, mais ce qui confirme la supériorité de B sur les autres manuscrits. Le plus grand intérêt de ces papyrus est sans doute de démontrer l'antiquité de certaines fautes: on est tout surpris de voir qu'au III^e siècle de notre ère on lisait déjà δυοῖν καὶ ἑκοσὶν ἑτοῖν (I, 3, 1) — leçon intolérable que Dindorf avait déjà corrigée en ἑτῶν, — et que le passage I, 4, 13-14 était déjà corrompu.

L'étude des citations des *Helléniques* qu'on peut trouver dans les auteurs anciens amène à des conclusions analogues. Le premier auteur qui ait cité Xénophon est Xénophon lui-même. On sait qu'il a utilisé pour son *Agésilas* des passages entiers des livres III-IV des *Helléniques*. En laissant de côté certaines divergences qui peuvent être maintenues — car il est tout naturel que dans un *Eloge Xénophon* ait usé d'un style plus orné que dans un ouvrage historique⁴ — on

1. Je ne fais que résumer ici la partie relative aux *Helléniques* de l'excellente étude d'A. W. Persson, *Zur Textgeschichte Xenophons*, *Lunds Universitets Arsskrift*, X (1915).

2. M. Persson en compte 20 (p. 41); je trouve qu'il a fait la part large à Π; plusieurs de ces leçons me paraissent douteuses, quelques-unes nettement inférieures à celles des mss., en particulier ἐπαγόμενος pour ὑπαγ. (I, 3, 19; cf. II, 3, 12). Comme leçons certainement bonnes, je n'en retiendrais, pour ma part, que 13.

3. On ne peut que renvoyer ici aux très justes remarques de M. P. Collomp, *REG*, XLII (1929), p. 265.

4. Cf. A. Opitz, *Quaestiones Xenophontaeae*, *Breslauer philol. Abhdl.*, XII, 1910.

constate que les manuscrits de l'*Agésilas*, dont un au moins (*Vaticanus* 1355), est du ^{xii}^e siècle, donc sensiblement antérieure à B, sont en général d'accord avec B. — Chez les auteurs d'époque hellénistique, romaine, et byzantine, rares sont les citations des *Helléniques*, qui n'étaient pas, il s'en faut, l'ouvrage le plus répandu de Xénophon. La curiosité des lettrés allait à l'*Anabase*, à la *Cyropédie*, dont le romanesque n'a jamais cessé de plaire, enfin aux *Mémorables*, où les écoles dérivées du Socratisme se plaisaient à retrouver une image naïvement édifiante du maître; mais les *Helléniques*, récit imparfait d'une époque confuse, n'ont jamais connu la faveur du public: le jugement de Denys d'Halicarnasse¹, qui préfère les *Helléniques* à l'*Histoire* de Thucydide, jugement d'ailleurs fondé sur la plus singulière conception de l'histoire, est resté isolé. Les quelques extraits des *Helléniques* qu'on rencontre chez Plutarque, Athénée, Pausanias, les lexicographes, sont en général d'accord avec nos manuscrits; ici encore l'on est surpris de l'ancienneté de certaine fautes². Enfin le témoignage d'Harpocrate³ nous apprend qu'il existait, dès le ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère, des éditions des *Helléniques* divisées, non comme les manuscrits actuellement existants, en sept livres⁴, mais en neuf ou dix.

1. Den. Hal., *Epist. ad Cn. Pomp.*, IX, cf. *Rev. Phil.*, 1930, p. 115.

2. Au livre III, 2, 30, tous les manuscrits énumérant les conditions de la paix qu'Élis propose à Sparte, donnent σφέας τε τὸ τεῖχος περιελεῖν, texte indéfendable tant à cause de la forme σφέας (au lieu de σφεῖς) que du fait qu'Élis était, comme Xénophon vient de nous le dire, ἀτελής (III, 2, 27), et L. Dindorf avait à juste titre corrigé σφέας en Φέας, accepté depuis par les éditeurs. Or Pausanias, au ⁱⁱ^e siècle de notre ère, lisait déjà σφέας, qu'il a ainsi interprété: τοῦ ἄστεος κατερεῖψαι τὸ τεῖχος (III, 8, 5). Encore n'est-il pas assuré que Pausanias ait connu directement les *Helléniques*, si bien que la date du ⁱⁱ^e siècle ne peut être, pour cette faute, qu'un *terminus ante quem*.

3. J.-A. Simon, *Die Hellenika-Ausgabe des Harpokr., Xen., Studien II* (Progr. Düren, 1888), avec les réserves *Rev. Phil.*, LVII (1930), p. 119.

4. La division en sept livres est ancienne aussi: cf. Euseb., *Praep. evang.*, X, 3, 9.

L'étude des manuscrits, des papyrus, et des citations antiques nous conduit donc à cette première conclusion que B, après cette série de contrôles, conserve la supériorité que lui avait attribuée Riemann. On a tenu, comme l'avaient d'ailleurs fait Keller, Marchant, et Hude, le plus grand compte de ce manuscrit dans la présente édition. Ce n'est pas cependant qu'il doive servir de guide unique; il est lui-même trop imparfait, et la tradition manuscrite, on l'a vu, est trop contaminée pour qu'on puisse adopter ici la méthode du « bon manuscrit ». Outre les cas, assez nombreux, où un ou plusieurs manuscrits — même ceux de la seconde famille — ont évidemment raison contre lui, dans les cas douteux l'éditeur doit, semble-t-il, garder sa liberté de choix et se décider chaque fois pour des raisons intrinsèques. — J'ai indiqué dans cette édition toutes les leçons de B, et aussi celles de M, de V, et de C, c'est-à-dire des représentants les plus caractéristiques des deux familles: je n'ai mentionné celles des autres manuscrits que là où elles me paraissaient représenter, soit la bonne leçon, soit une variante intéressante. En tous cas, la tradition m'a paru trop brouillée pour qu'on pût employer des sigles généraux désignant des groupes de manuscrits¹. Naturellement j'ai signalé les variantes des papyrus, celles de l'*Agésilas*, et celles de la tradition indirecte.

D'autre part, cette tradition, comme les papyrus, nous montre, on l'a vu, que, dès le ⁱⁱ^e siècle de notre ère, les anciens ne lisaient pas les *Helléniques* dans un texte fort différent du nôtre². Cette conclusion, à tout prendre rassurante, doit nous rendre très réservés lorsqu'il s'agit d'améliorer le texte des manuscrits. Et sans doute cette prudence nous oblige-t-elle à renoncer à bien des corrections où un Cobet a pu donner des preuves de son ingéniosité et de sa science. Contre cette tendance des philologues du milieu du ^{xix}^e, l'excellente édition de O. Keller (1890) avait déjà marqué une sérieuse réaction, suivie par Marchant (1906) et Hude (1930). J'ai tâché pour ma part de conserver le texte

1. On peut se reporter à l'appareil critique de O. Keller, excellent par ailleurs, pour se rendre compte de la complication inutile qu'apporte l'emploi de ces sigles.

2. Cf. A. W. Persson, *op. laud.*, p. 168.

traditionnel partout où il n'était ni incompréhensible, ni absurde, ni grossièrement incorrect¹; et il m'a paru bien souvent qu'on pouvait dire de Xénophon, comme G. Murray l'a fait pour Euripide : « plus interpretationis eget quam emendationis »².

La même méthode doit être suivie, semble-t-il, lorsqu'il s'agit de l'orthographe. Vouloir reconstituer l'orthographe de Xénophon serait une vaine tentative. On pourrait à la rigueur, d'après les témoignages de l'épigraphie attique, ceux des grammairiens, les indications de la métrique, et quelques excellents manuscrits, s'amuser au jeu de reproduire avec une assez grande approximation l'orthographe d'un Aristophane ou même d'un Platon; mais ici il s'agit d'un écrivain qui a quitté Athènes vers l'âge de vingt-cinq ans, en 401, juste au moment de la réforme orthographique à laquelle Archinos a attaché son nom, et qui n'y est peut-être pas revenu jusqu'à sa mort. A part les noms propres, où l'on peut admettre à la rigueur qu'il se conformait à l'orthographe attique du début du IV^e siècle, nous ne savons pas quel était son usage, ni même s'il avait un usage cohérent, et s'il faut supprimer de son texte les contradictions dont les manuscrits abondent³. La plus sage paraît ici de suivre ceux-ci, sauf dans les cas évidents où ils sont influencés par les habitudes de la basse époque; dans l'ensemble, je me suis conformé sur ce point aux indications données par M. Hude dans la préface de sa récente édition⁴.

Le texte obtenu gagne peut-être en vraisemblance ce qu'il perd en correction. Après tant d'années passées d'abord en Asie, au milieu de mercenaires venus de tous les points du

1. On trouvera dans le *Supplément critique au Bulletin de l'Ass. G. Budé*, t. IV, p. 105-108, la justification de plusieurs leçons du 1^{er} livre ainsi conservées.

2. G. Murray, *Euripidis fabulae, Praef.*

3. εἰς et ἐς, ἦν et ἐάν : cf. Hude, *Praef.*, p. ix.

4. J'ai même été plus conservateur que lui, et j'ai maintenu, là où les manuscrits nous les fournissent, ἦσαν comme imparfait de εἶμι, les formes en -η (deuxième personne d'indicatif présent moyen — où l'usage des inscriptions n'est guère décisif, cf. Meisterhans, *Grammatik* 3..., p. 165), et les accusatifs de la 3^e déclinaison en -ην.

monde grec, puis dans les villes doriennes du Péloponnèse, Xénophon ne pouvait pas être un modèle d'atticisme¹, et il ne faut pas s'étonner de trouver chez lui un vocabulaire et une morphologie un peu mêlés, première manifestation, on l'a très bien dit, d'une κοινή littéraire².

J'ai reçu pour cette édition de précieux concours. M. J. Chamonard a bien voulu relire le manuscrit et les épreuves et m'a suggéré de très heureuses corrections; M. A. Desrousseaux m'a fait bénéficier, avec sa libéralité coutumière, des trésors de son expérience et de son ἀκρίβεια sagace; M. A. Dain m'a fourni d'utiles renseignements sur les manuscrits des *Helléniques*. Est-il utile de dire l'aide obligeante que j'ai toujours trouvée chez M. P. Mazon?

1. On l'avait appelé « l'abeille attique », ἀττικὴ μέλιττα : Suid., s. v. *Xenophon*. Mais M. Desrousseaux veut bien me faire observer que cette formule s'appliquait, sans doute, non à la correction « attique » de la langue, mais à la douce simplicité du style, « melle dulcior », Cic., *Or.*, IX, 32.

2. Thumb, *Neue Jahrb.*, 1906, p. 260, cité par L. Gautier, *La langue de Xénophon*, p. 141.

SIGLES

B = *Parisinus* 1738, du début du xiv^e s.

M = *Ambrosianus* A-4-inf. de l'année 1344.

V = *Venetus Marcianus* 368, du milieu du xv^e s.

C = *Parisinus* 2080, du milieu du xv^e siècle.

Pour les autres mss., cf. p. 19-20.

B₁, V₁, etc. = Première rédaction de B, de V, etc.

B corr., V corr. = corrections de B, de V (de la même main que le texte).

M₂, C₂, etc. = corrections de M, de C (d'une autre main que le texte).

V var. = Variantes indiquées en marge de V, où elles sont précédées de la mention γρ(άφεται).

Π = *Papyrus Rainer* VI, p. 97.

Ox. 1 = *Papyr. Oxyr.*, I, 28.

Ox. 2 = *Papyr. Oxyr.*, II, 226.

Lorsque seuls, B, M, V, C, sont en jeu, on n'a marqué les sigles que pour les leçons écartées; comme il n'y a que quatre mss. en jeu, il est facile, par élimination, de savoir d'où vient la leçon suivie. Par contre, on indique l'origine de la leçon adoptée lorsqu'elle vient uniquement d'un ms. autre que B, M, V, C, d'une correction de B ou de V, d'une seconde main de M, C, F, etc., d'un papyrus, de l'*Agésilas*, d'une citation ancienne ou d'un correcteur moderne.

LIVRE I